

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles BOREL

Sailor et Lula (Wild at Heart) de David Lynch

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1990, tome 86, p. 291-294

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Sailor et Lula (Wild at Heart) de David Lynch - 1990

Certes, le film* n'est pas parfait. Il a des faiblesses évidentes quant à la maîtrise de l'image. Le montage est parfois tellement outrancier qu'il en devient artificiel, voire grotesque. Il y a des scènes qui défient le plus élémentaire bon goût.

Mais ces remarques sont faites avec bonhomie, car elles sont largement compensées par une évidente émotion, la même sans doute que celle que procurait *Elefant man* (le film qui révéla Lynch il y a quelques années au festival d'Avoriaz).

Les œuvres de telle facture, par leur imperfection même, permettent au spectateur d'être « ingénu » devant les événements présentés et elles le forcent à accepter le « risque » inhérent à une perception active du produit artistique. Les possibilités immenses qu'offre la technique cinématographique ont en effet tendance à faire oublier l'imprévu, l'incertain dont est faite toute histoire.

Quoi qu'il en soit, il y a dans le film de Lynch certaines maladresses qui le rendent humain et convaincant. La question reste ouverte de savoir dans quelle mesure ces erreurs sont le fait d'une volonté ou bien le résultat d'une négligence. C'est là sans doute une des ambiguïtés du film.

* D'après un roman de Bary Gifford.

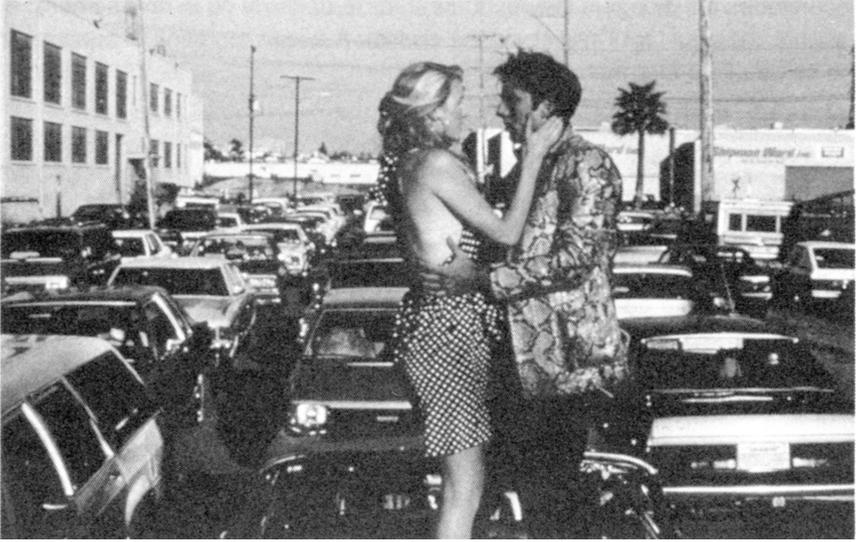
Car ambigu, le film l'est à plusieurs titres : il agresse en douceur ; il affirme en niant, il raconte en interrompant constamment le récit. Il porte un regard critique sur une société pourrie, mais complète ce constat par des images d'une poésie véritablement visionnaire. Le réalisme vériste et parfois d'une crudité insoutenable s'accompagne de romances charmantes. *Sailor et Lula* est un film « allègrement bâtard » selon le mot de M.-C. Martin. Il n'a pas de fil conducteur et court ainsi le danger de sombrer dans l'incohérence. Lynch le sait, il le dit ; tout en ajoutant qu'il pense avoir maîtrisé le piège ainsi posé par son propre choix.

Sans doute faut-il aborder le film en évitant d'être la victime d'une pensée dichotomique. Il y a certes un jeu du bien et du mal, mais il convient de se méfier d'une analyse grossière : les contines sont aussi pleines de signification que les gros plans sur une tête qui éclate comme un pot de peinture rouge jeté comme par mégarde. Le chaos est bien réel même si le couple de héros cherche à le nier dans la constance de leur amour juvénile.

C'est un peu par hasard que je suis entré dans la salle de cinéma. Le film est passé assez inaperçu, malgré la Palme d'or qu'il a récoltée au Festival de Cannes de l'été dernier. Il a suscité des réactions violentes et vraiment excessives, tant dans la défense que dans le rejet du film. *Sailor et Lula* n'a pas eu droit à une critique saine et non passionnée. Preuve de qualité ?... (A l'école de D. Lynch, on cultive le paradoxe.)

Le film est inclassable et cela dérange. Road movie, thriller, drame psychologique, déclare David Lynch. J'ajouterai : conte fantastique, underground... C'est un brassage des genres les plus divers, mais qui finissent par faire une œuvre dont au moins l'ennui est banni. Le dynamisme est présent tant dans la technique que dans le contenu. On est sans répit ballotté d'une image à une vision, d'un souvenir à la confrontation avec la plus insignifiante banalité.

Il y a tout de même une histoire, celle d'un couple de jeunes adultes assez immatures qui s'élancent sur les routes du Sud pour échapper au monde sauvage et absurde qui les entoure. Que l'on accepte : le « méchant » (Sailor) paie sa dette envers la société et veut, au sortir de prison, faire sa vie avec la primesautière Lula. Le GRAND amour (le générique se déroule sur un fond de flammes) doit surmonter des épreuves et des aventures de tous ordres pour survivre (?) : les amants se retrouvent finalement (cf. illustration ci-contre). Mais pour quel avenir ?



Sailor et Lula en équilibre (in)stable au-dessus de la mêlée.

Tout est bien qui finit bien sans doute. Une fée apparaît dans un décor invraisemblablement saint-sulpicien. Elle encourage le héros à renoncer au sacrifice qu'il avait décidé au nom de principes grandiloquents. Et Sailor va retourner auprès de celle qu'il aime...

L'épopée est de type picaresque. Elle est entrecoupée de scènes parasites qui dénoncent un certain nombre d'obsessions et de maléfices.

Le film foisonne de données qui doivent faire les délices des psychologues : il y a la mère possessive, qu'il faut fuir, car elle veut à tout prix séparer, dans sa mythomanie, les deux jeunes gens qui s'aiment. Il y a les « purs » qui se battent contre des ombres, créatures inquiétantes s'il en fut parce qu'elles ont le plus souvent une existence bien réelle dans la vie quotidienne. Il y a l'enfant qui sépare et qui rassemble. Il y a le passé dont on n'arrive pas à se débarrasser...

D. Lynch entraîne son spectateur tantôt ici et tantôt là, dans le passé ou le présent, dans le Sud ou le Nord. Dans une fuite éperdue en tout cas qui a bien évidemment peu de chances de succès. Ce sont précisément de telles

incertitudes qui plongent le spectateur dans le désarroi ou le ravissement ; et ce sont elles qui font l'intérêt majeur du film. A aucun moment, le spectateur ne sait où il va être mené.

Haut ? bas ? Noir ? blanc ? Vrai ? faux ?...

Tout reste question.

Ce «Cœur sauvage» a peut-être peu de rigueur. Il ne satisfait pas sans doute l'esthète ou Monsieur Teste. Du moins pas celui qui se nourrit d'académisme. Il est violent souvent, vulgaire parfois. Mais ses héros respirent, sinon la joie de vivre, du moins la volonté de vivre.

Un film qu'il faut avoir le « cœur » d'affronter.

Charles Borel